

action poétique

william blake
pierre morhange
jorgi reboul

pierre meyrargue
samba n'diaye
malick sow
gabriel cousin
frédéric seven
pierre guéry
alain tortra
rené kochmann
jo guglielmi
andré libérati
jean todrani
albert cervoni
michel rafaelli

1958 n° 2

ACTION POÉTIQUE

paraît 4 fois par an

"La poésie doit avoir pour but la vérité pratique"

publiée à Marseille par le groupe de l'Action Poétique

1958

SOMMAIRE

N° 2

		Pages
Editorial	"Action poétique"	1
L'unité africaine	P. MEYRARGUE	3
Rendez-vous	Malick SOW	6
Mission	S. N'DIAYE	8
Air de flûte	Pierre MORHANGE	9
L'amour est un luxe	Gabriel COUSIN	11
William Blake	Jo GUGLIELMI	12
Poèmes	William BLAKE	13
Madalanen	Jorgi REBOUL	15
Liduresque	Pierre GUÉRY	16
Poème	René KOCHMANN	17
Pour Claire	Alain TORTRA	18
Pour mémoire	Frédéric SEVEN	19

Chroniques :

En relisant "le Roman inachevé"	André LISERATI	20
Le pain s'appelle le pain	Jean TODRANI	23
Le racisme au cinéma	Albert CERVONI	27
Propos sur le Jazz	Jo GUGLIELMI	30
Musique de l'Inde	Michel RAFFAELLI	32

L'Action poétique retrouve ses amis, chaque dimanche soir, dans l'Atelier du Théâtre Quotidien, 5, rue du Chantier (près quai de Rive-Neuve), à Marseille.

EDITORIAL

Notre deuxième numéro paraît avec du retard, et le sommaire africain que nous avons annoncé se trouve réduit à quelques poèmes. L'arrestation de notre correspondant de Dakar est à l'origine de ce retard et de ces lacunes. Une fois de plus ici nous devons prendre position contre toute atteinte à la liberté d'expression. Car la présence ou l'absence de cette liberté signifie la vie ou la mort de toutes les autres libertés. Nous le savons d'expérience. En fait cette arrestation, la saisie des hebdomadaires (L'Express, France Nouvelle) des quotidiens (l'Humanité), des mensuels (Les Temps modernes) étaient bien les signes précurseurs de la mise au tombeau de la République. Aujourd'hui nous savons quelle alerte sonnaient ces manœuvres.

Ce n'est certes pas au clairon des levées en masse que l'on pouvait massacrer la République, mais ce fut au pas cadencé d'un rêve de parachutistes qu'on l'étrangla. Il fallut qu'un général redescende de l'histoire pour cautionner cette marche sur Rome, parce qu'une poignée de colons groupés en Comités dits de salut public l'avaient décidé. Nous avons tous senti la véritable menace et qu'elle cherchait au plus profond de nous-mêmes sa proie. Il est écrit dans une proclamation d'Alger : « Les vrais tueurs ce sont les écrivains, les professeurs, les ecclésiastiques dont le nom est sur toutes les bouches et que nous désignons à la colère du peuple français ». Comprenne qui voudra, nous avons compris.

Les précédents historiques des Lettres Françaises aux Editions de Minuit ne nous font pas défaut. C'est la Résistance que nous entendons choisir. Face à la rénovation nationale confiée à l'intelligence peu scrupuleuse d'un Malraux face au racisme ambigu des comités algérois nous avons choisi de sauvegarder précisément comme le firent les imprimeries nocturnes de l'Occupation, la véritable Renaissance de la pensée et de la culture françaises. Nous avons choisi des chemins neufs au moment où l'histoire, quotidiennement imprégnée

des scandales de la reconquête africaine et des massacres minutieux de nos valeurs les plus lucides (Audin) est forcée dans les sentiers de querelles féodales. Il importe que l'Action Poétique ne soit pas réduite au silence complice.

Car il ne servirait à rien d'avoir proclamé dans nos éditoriaux et dans le développement de nos sommaires notre irréductibilité et notre amour passionné de l'homme libre si nous devions nous contenter de suivre la dépouille qu'on veut tirer de cet homme vers l'abject renoncement.

Nous nous déclarons solidaires de toute lutte pour l'indépendance nationale. A Alger, à Dakar, à Lisbonne comme à Barcelone ou Chypre... nos ennemis sont les mêmes, nous nous déclarons solidaires de ceux qui chaque jour, où que ce soit, arrachent aux polices des lambeaux de liberté vivante.

Contre l'aventure du pouvoir personnel, contre les manipules de la répression, contre le sang versé, nous nous déclarons solidaires de tout notre peuple qui au suicide a préféré l'engagement du combat.

A. P.

GABRIEL COUSIN

Action poétique 1958 — No 2

LE NOUVEAU LANGAGE AFRICAIN

Poème

*Je ne connais pas ce pays aux arbres comme
d'énormes bêtes vivantes, aux rivières épaisses et rives
invisibles.*

*Il reposait, ce pays, embrasé par l'immense para-
sol solaire.*

*Je connais bien les hommes de mon pays. Ils ont
abattu les arbres, maculé les eaux, réveillé les noirs dor-
meurs les pieds dans le ventre et pourri les luisantes
fillettes. Voleurs des terres violâtres.*

*Un jour on barda les plus souples de bleu hori-
zon. Ils eurent froid dans des pays tristes et doux, et
beaucoup s'endormirent pour toujours, blanchis de boue
en Champagne, tatoués d'argile dans la Somme, macu-
lés dans les ravins de Verdun ; tous richement parés
de gluants feuillages rouges.*

*Ceux qui revinrent interrogèrent le soleil en asti-
quant leur médaille. D'autres tendaient la seule main
qui leur restait.*

*Les buveurs d'alcool pourrissaient toujours les fil-
lettes, la faim ouvrait encore des livres d'images sous
les crânes crépus.*

Des pluies et des pluies passèrent et un matin des bruits crevèrent.

Enraidis de drap kaki, ils fermaient les yeux en attaquant des villes italiennes, ils raidissaient leurs membres dans la neige grise des villages lorrains, ils ouvraient la bouche sous les bombes ourlant le Rhin et le Danube.

Ceux qui revirent la barre liquide fermant la porte de leur pays, bordé de plages d'ivoire, interrogèrent leur mémoire : le soleil n'avait pas changé.

Alors l'éclat de la RAISON pâlit l'immense parasol solaire.

Une plante nouvelle poussa à la vitesse de la croissance équatoriale : la dignité.

Les tambours résonnent. Parlant du printemps, une nouvelle langue est née.

Une langue juteuse du suc de l'esprit. Une langue bruisante des abeilles de la raison. Une langue éblouie de la conscience, la lumineuse conscience du continent noir.

Partout

*l'écho des puits jaunâtres
les tôles de bidons des cases
les mains étonnées des plus vieux sorciers
les dos infectés de plaies des libres travailleurs délica-
[tement battus*

Partout cette langue chuchote.

Je ne connais pas ce pays, mais je connais bien les hommes de mon pays.

Ceux qui ont peur des ouvriers en France, ont peur là-bas.

Las de leurs excès, ils viennent se reposer à l'ombre de nos clochers gris. Ils paraissent malades, la maladie causée par le nouveau langage.

Je ne connais pas le parler de ce pays, mais je comprends bien la nouvelle et harmonieuse langue africaine.

Gabriel COUSIN.

ACTION POÉTIQUE

PROLEGOMENES

"L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques". Cette phrase se trouve dans chacune de nos publications. Nous la reprenons ici pour bien marquer le sens de notre éditorial, et qu'il ne saurait être interprété autrement : la révolte, le cri d'alarme et les raisons d'hommes venant d'horizons divers devant le danger précis qui, tous, les menace et leur présence au côté du plus grand nombre contre le pouvoir personnel.

Le bi-centenaire de la naissance de William Blake a suscité bien des interprétations. Nous avons choisi d'éclairer un aspect de son œuvre trop souvent laissé de côté.

L'article de P. Meyrargue sur l'Unité Africaine, qui éclaire certaines données des poèmes de Samba n'Diaye et Malick Sow, a été écrit avant les récents événements. Nous avons pensé n'avoir rien à y changer. La situation en France est différente, les problèmes en Afrique demeurent.

Les poèmes de Gabriel Cousin. "L'ordinaire amour". Le poème de G. Cousin "L'amour est un luxe prohibé" est extrait d'un recueil récemment paru chez Gallimard, l'Ordinaire Amour, dont Jean Malrieu parlera dans notre prochain numéro. D'ores et déjà lisez-le, faites-le lire. Il s'agit là d'un des plus importants livres de poèmes sortis ces dernières années.

Jorgi Reboul défend depuis des années les valeurs, le présent et l'avenir de la langue d'Oc. Il participe, par son activité militante et par son œuvre à la réussite de ceux qui se refusent à se laisser enfoncer dans les ornières d'interprétations rétrogrades de la tradition provençale. Son poème possède une saveur particulière à mettre au compte de la Provence, et du provençal.

Pierre Guery, René Kochmann et Frédéric Seven sont de jeunes poètes de l'équipe A.P., Alain Tortra est un ami du jeune groupe de "Sortie de Secours"

Le Théâtre Quotidien de Marseille présentait en juin dernier "Les Fusils de la Mère Carrar" de Bertolt Brecht. Nous y reviendrons mais il nous fallait signaler aussitôt cet effort et sa rare qualité.

Nos COLLECTIONS : Paru : — Nécéssité Vertu d'Henri Deluy
— Ville Ouverte de Jo Guglielmi
— Parcours Possible d'Alex Chazal

BULLETIN D'ABONNEMENT

4 numéros : 600 F.

4 numéros + une gravure ou bois original : 1500 F.

4 numéros + trois gravures ou bois originaux : 5000 F.

NOM :
ADRESSE :

A expédier ainsi que toute correspondance concernant l'A.P. à H. Deluy, 120 Boulevard Mauban. Marseille 6°. Pour tout ce qui touche à nos collections. Allusions "ou" "Rives-Neuves" s'adresser à Pierre Guery, 128 Le Corbusier. Marsè

ACTION POETIQUE

paraît 4 fois par an

"La poésie doit avoir pour but la vérité pratique"

publiée à Marseille par le groupe de l'Action Poétique

1958

SOMMAIRE

N° 2

		Pages
Editorial	"Action poétique"	1
L'unité africaine	P. MEYRARGUE	3
Rendez-vous	Malick SOW	6
Mission	S. N'DIAYE	8
Air de flûte	Pierre MORHANGE	9
L'amour est un luxe	Gabriel COUSIN	11
William Blake	Jo GUGLIELMI	12
Poèmes	William BLAKE	13
Madalanen	Jörgi REBOUL	15
Liduresque	Pierre GUÉRY	16
Poème	René KOCHMANN	17
Pour Claire	Alain TORTRA	18
Pour mémoire	Frédéric SEVEN	19
Chroniques :		
En relisant "le Roman inachevé"	André LIBERATI	20
Le pain s'appelle le pain	Jean TODRANI	23
Le racisme au cinéma	Albert CERVONI	27
Propos sur le Jazz	Jo GUGLIELMI	30
Musique de l'Inde	Michel RAFFAELLI	32

L'Action poétique retrouve ses amis, chaque dimanche soir, dans l'Atelier du Théâtre Quotidien, 5, rue du Chantier (près quai de Rive-Neuve), à Marseille.

L'UNITE AFRICAINE

Les populations d'Afrique noire affirment aujourd'hui leur résolution de parvenir à l'autonomie totale.

Les relations qu'elles envisagent de conserver avec la France empruntent les structures d'une interdépendance qui doit éliminer la dépendance présente, déjà dépassée. Les vues de nos futurs partenaires se précisent et gagnent en audience dans les partis africains en voie de regroupement. La conférence du Caire leur a apporté le soutien du monde afro-asiatique. La précipitation de cette évolution, que l'on croyait avoir contenue grâce au vote du statut politique « octroyé » en juin 1956 inquiète les milieux parlementaires français. Le 27 mars dernier, à l'occasion d'un débat ouvert sur la loi-cadre destinée à l'Algérie, M. Mitterand, défendant une motion à laquelle avaient également souscrit MM. Duveau et Edgar Faure, sommait le Président du Conseil de préciser les intentions de son gouvernement à l'égard de ces problèmes dont il soulignait l'urgence. L'accueil fait par la majorité à l'argumentation de M. Mitterand, suggérant l'ouverture immédiate de pourparlers avec les représentants élus des peuples africains, donne à croire que le Parlement français serait disposé à examiner les relations normales dans un tout autre esprit que celui animant la majorité gouvernementale lors du vote de la loi-cadre de 1956. Ce débat marque à tout le moins la sensibilité des milieux politiques aux initiatives récemment prises par les partis et les syndicats africains pour regrouper leurs forces.

En 1927, au retour d'une mission officielle qu'il venait d'effectuer au cœur du continent africain, André Gide dénonçait, dans *Le voyage au Congo et Retour du Tchad*, les faits dont il avait été le témoin : une population dépossédée de ses richesses naturelles, un pouvoir extérieur fuyant les structures sociales quand il ne les dégradait pas, la fuite des populations, hier fixées dans leurs villages, devant l'imposition et le travail forcé. Si les grandes compagnies concessionnaires ou commerciales ne s'enrichirent pas toutes, fallait-il mettre à l'actif du colonialisme des déboires financiers dus aux vicissitudes du marché mondial ? Les années qui ont suivi la deuxième guerre mondiale ont été celles du « repli africain » : l'utilisation progressive des richesses minières et pétrolières, l'installation, surtout au nom de la guerre, de quelques industries de transformation, l'augmentation des échanges commerciaux, ne devaient pas s'accompagner, malgré les promesses faites, de transformations notables du régime économique et politique.

Malgré la conférence de Brazzaville et la déclaration de principe du préambule de la constitution, malgré les engagements souscrits par les grandes puissances dans la Charte des Nations-Unies, la participation des peuples d'Afrique noire aux décisions conditionnant leur destin était inexistante.

Dans le discours qu'il prononçait devant l'Assemblée Natio-

nale pour présenter la loi-cadre, le Ministre des Territoires d'Outre-Mer, M. Gaston Defferre, pouvait dire : « Beaucoup de promesses ont été faites, le moins qu'on puisse dire est qu'elles n'ont pas été tenues ».

Quelle que soit l'évolution qu'elle portait en elle, la loi-cadre manifestait, dans ses dispositions concrètes, le souci du gouvernement de ne tenir les promesses anciennes que dans le souci présent de maintenir l'Afrique noire sous la dépendance étroite du pouvoir central. A quelques mois de distance, d'ailleurs, les débats sur les textes d'application amenés par la loi devaient mettre à nu l'opposition des élus africains, peu suspects cependant d'extrémisme, à la charte « octroyée » par le libéralisme gouvernemental.

Les nouveaux droits politiques reconnus aux populations, la majorité des partis ayant voté la Loi-Cadre supputèrent qu'ils s'exerceraient dans les limites des allocations restreintes accordées aux nouveaux territoires. Selon l'expression de M. L.-M. Senghor, l'objectif était la « balkanisation » de l'Afrique.

Mais les élections au suffrage universel par un collège unique pour la mise en place des municipalités et des assemblées territoriales, la création de gouvernements locaux responsables ont donné des moyens d'expression nouveaux et plus efficaces à la vaste aspiration unitaire qui anime le continent africain. A la faveur du regroupement syndical réalisé à Cotonou le 20 janvier 1957, des résolutions adoptées au mois de septembre suivant au Congrès du R.D.A., tenu à Bamako, le principe du regroupement de partis politiques majoritaires d'Afrique vient d'être décidé à Paris au mois de février dernier.

Les objectifs immédiats du mouvement, malgré d'artificielles réticences, ont été clairement définis par M. Sekou Touré, vice-président du conseil de Guinée, dont M. Mitterrand citait le propos : « Nous œuvrons pour qu'à Dakar, Brazzaville et Tananarive soient instituées des assemblées dotées de pouvoirs autres que ceux déjà reconnus au niveau des territoires. Toute hésitation, toute retenue fait perdre à la France ses meilleures chances de salut ».

Le Togo déjà s'est vu reconnaître, au mois de février écoulé, dans le cadre du régime de tutelle de l'O.N.U. un nouveau statut qui lui reconnaît une large indépendance. Le rattachement des territoires de la République une et indivisible, la tentative d'annulation sont aujourd'hui des solutions inconcevables. Même conçue comme un palliatif, la Loi-Cadre dévoile ses insuffisances au moment même de son application. Le Parlement français est virtuellement tenu, sous le couvert d'une modification du titre VII de la Constitution, de préciser sans délai les rapports qu'il envisage d'entretenir avec ces grands ensembles politico-économiques qui feront demain la force de l'Afrique noire.

Il est vain de tenter de définir les formes constitutionnelles de ces relations nouvelles : solution fédérale, solution confédérale. L'intransigeance du colonialisme français, l'ignorance

dans laquelle l'opinion publique française a été systématiquement tenue des différentes rencontres peuvent faire craindre que les milieux intéressés au maintien du statu-quo à tout prix ne trouvent un appui dans des couches de notre peuple surprises des solutions originales que nos futurs partenaires élaborent.

Sachons dès à présent que l'indépendance politique des peuples africains, la destinée de l'Afrique à eux restituée sont les conditions premières qu'il nous faudra accepter si nous voulons conserver dans ce continent aux immenses richesses une influence économique et politique dans « l'intérêt commun ».

P. MEYRARGUE.

RENDEZ-VOUS

I

Je prendrai rendez-vous avec la Liberté demain,
Rendez-vous avec la Fraternité, rendez-vous demain
Avec l'Egalité
Et au grand carrefour d'avenir fusillé de soleil d'amour,
De soleil de vie ma voix drue de grêle ce soir

Je n'ai point provoqué tes caravelles d'airain
Agrippant de leurs ancres le fond de mes baies,
Et alors mes hommes fuirent sans espoir
Et avec eux fuirent mes femmes avec mes enfants
Sur leur dos.

Je n'ai point voulu ce terrible
Donnez-les-moi-et-puis-je-les-prends-quand-même
De mes récoltes et de mes femmes contre ta curieuse
[verroterie

Et le flanc de mes femmes fut irrémédiablement blessé,
Et la honte courba profondément la tête de mes hom-
[mes,

Et les larmes sillonnèrent tard dans le temps .
Mes joues d'enfants

Oh ! je n'ai point provoqué ces catastrophes rouges
De feu couleur crime et sang
Dans mes nuits de contes de villages
Et mes hommes tombèrent
Et mes épouses devinrent veuves et mes enfants orphe-
[lins

Je ne t'ai point donné les richesses que tu m'as prises
N'Galan crevant d'or, diamants des argiles du Sud
Et mes femmes eurent bien faim
Tout comme mes enfants

Ces longues transhumances de mal de mer
Je ne les ai point souhaitées
Mes femmes devinrent si vieilles et mes enfants hom-
[mes

Dans ce champ de canne qui poussa
A l'engrais de ma sueur
Je n'ai point provoqué ces maléfiques pogroms
Ni l'irascibilité éngiante de la chicotte
Ni ces cicatrices ridées exangues sur mes dos

Ce baillon sur ma bouche de vérité
Je ne l'ai point appelé

Ce bandeau sur mes yeux de savanes sans horizon
Sans fin, je ne l'ai point quémandé

Dis

Dis-moi

Ai-je aimé ces Dieux que tu m'as imposés

Ah ! qu'elle est inénarrable la douleur

De la tête qui flanche sous le poids mort

De ses croyances étouffées

NON !

Ce pan de nuit où tu m'as drapé

Je ne l'ai point voulu

II

MAIS

DEMAIN

Je serai le grand sorcier

J'éclaterai en un tonnerre innombrable

Et je sais mes murailles de Chine plus hautes

Que ton sommet de crâne

Alors rouleront mes tam-tams

Déflorant toutes les forêts vierges de mon innocence
[Inconsciente

Mes têtes frisées émergeront

Des fleuves de boue

Des fleuves de canne

Des fleuves de sang

Et je connais le vomitif de rhum dont tu les a gavées
Ecoute

Le premier vent du matin

Va souffler mes n'deunda...

DEMAIN

est

AUJOURD'HUI

Et aujourd'hui pour mon soleil avec la Liberté

Et aujourd'hui pour mon amour avec l'Égalité

Et aujourd'hui pour ma vie avec la Fraternité

J'ai pris mon RENDEZ-VOUS.

Malick SOW.

MISSION

Les souffles secouent l'étendue.
De l'extrême sud de l'horizon, monte la tornade, dans
[le ciel bruni.
Et voltigent dans l'air enfumé éperviers et corbeaux.
Tamariniers et dimbes inclinent leurs fronts soucieux,
Par dessus les broussailles en émol.
Pars tout de même ma sœur,
De lougan en lougan
Suis la biche en fuite.
Le dibi ancestral est encore un fusil.
Les pieds de marmite couvent encore des balles redou-
[tables.
Prends-les chez Massar le vieux forgeron,
Va et songe qu'au détour d'un bosquet tu peux rencon-
[trer l'oppresseur.
Ne crains pas, ne crains rien.
Salue plutôt le scorpion tapi dans les champs de
[manioc,
Salue les lionceaux qui folâtraient dans la clairière,
Salue le marigot qui dort, glauque dans son lit tour-
[beux,
Salue la troupe hurlante des hyènes au fond de la
[vallée,
Salue le varan qui attend, au creux du baobab géant,
[l'offrande de grand-mère.
Va, N'Deye, fille du peuple noir.
Et qu'éclate aussitôt ta rafale
Dès qu'aura surgi l'oppresseur.
Va, N'Deye, toi notre sœur, notre camarade,
Toi que nous avons choisie,
Pour porter, loin,
Par delà les lougans,
Par delà l'ouragan,
Par le crépuscule qui s'enténébre
Le message salutaire.

Samba N'DIAYE.

**AIR DE FLUTE IMPROVISE POUR L'ANNIVERSAIRE
DE HENRI HEINE**

À Henri Hertz

Que seul un chant de flûte aujourd'hui aigu et tendre
Module le nom très fier et très doux
De Henri Heine

Car dans notre cœur il est vrai vit un fantôme
Plus vivant que nous-mêmes et qui se jette
Sur chacun de nos désastres et de sa frénésie nous déchire
Jusqu'au fond
Et qui chevauchant chacune de nos joies les éperonne
Plus hautes et écumantes
C'est Henri Heine

Quand l'injustice cloue nos gorges de son bestial marteau
Et que le mensonge grimaçant un mortel sourire achève
notre solitude
Nous songeons qu'il fut un christ plus courageux et plus
blessé
Notre Henri Heine

Mais quand
Une lucidité triomphante et moqueuse
Vient rire et briller à nos dents
Quand nos courages et nos printemps
Brûlent la traine des offenses
Quand du haut de leur danse
Les biches de la vie
Narguent l'envie des loups puants
Quand sous un même ciel il semble que se lèvent
Des peuples souverains
Dans les rues de la Seine
Et qui sait sur les rives du Rhin
Quoi! notre sort serait meilleur?
Quand la grand'soif d'heures heureuses
Ne veut s'étancher qu'au Bonheur
Nous caressons sous nos paupières et dans nos cœurs
La connivence de Henri Heine

Et quand
A en mourir
Nous aimons
Le chant trop beau des clairons des citadelles
Quand les cloches des cathédrales
Descendent dans notre chair la nostalgie et la honte
Et qu'en bas des monts trop muets et trop immortels

**Nous cherchons la plaie ensorcelante du fifre allemand
Ah! cette trahison c'est Henri Heine
Folle abandon amour**

**O siècle calcaire
Siècle falaise
O siècle blanc
Blanc de squelettes
Blanc de l'écume des insensées et vraies visions
Temps très beau dont encore sont faits nos cœurs
Temps de Rimbaud et de Heine**

**Mon petit Juif Henri Heine tu croques un oignon
Un oignon de Jérusalem
Au nez de bois des hitlériens
Mon aérien
Tu aurais pu chanter la chanson varsoivienne
JE LEUR AI MIS LE POUCE DANS L'ÂME
L'âme c'était toi qui l'avais
Notre christ léger**

**Pour toujours tu leur as cinglé l'insolence
Le plus faible de tous
Du bout de ta détresse
Tu as prédit la sanglante lourde boue**

**C'est une odeur humaine
Sur les hommes de terre et d'animaux
C'est le rossignol de l'avenir quand même
Chantant sur le gibet des bourreaux
C'est le secret muet et suprême
Passant au cœur du tisserand nouveau**

**Et plus ils brisent ta statue
Plus tu emplis l'air et nos cœurs
De l'immortelle douceur
Du lin biblique
Et des yeux juifs**

**Allemagne quand te reverrai-je ?
Cher Est très chère Rhénanie**

**C'était pour ce temps-ci
Que chantait le petit prophète
Très vrai très douloureux très moqueur de soi-même
Henri Heine**

Pierre MORHANGE

Ce poème de Pierre Morhange, introuvable en librairie, a paru dans la revue "Europe" en février 1938. Il n'a pas été publié en volume. Il peut être considéré comme un poème déjà de Résistance.

L'AMOUR EST UN LUXE PROHIBÉ

La route du soir me conduit vers la maison où le marée de la fatigue nous submerge.

La rumeur intarissable des marchands, le froissement des factures, le sifflement des jalousies professionnelles, les exigences enfantines, le tumulte de la jungle sociale, cernent nos portes.

Le bruit des armes, l'odeur des assassins, la sueur des persécutés passent nos fenêtres.

Le soir s'étend sans aucune cloche sur les blés, sans voix heureuse dans les cours. Tant d'efforts disproportionnés avec la vie qui nous reste.

Et nous nous retrouvons.

Chaque jour après les terrifiants travaux, nous nous faisons face dans le délabrement de nos chairs, sous l'ébranlement de nos cerveaux.

Les tâches s'accumulent, débordent des coins, venant cacher la lumière de nos droits. Le repos légal est un papier dérisoire. Et face à face, il arrive de nous désespérer, contemplant l'usure de nos mains.

Avoir le temps, les forces et la liberté de conscience d'une journée, d'une soirée, dans la splendeur de notre amour.

Décider l'heure d'orner notre corps. Pouvoir rester éveillée. Entendre le silence de nos organes.

Savoir la faim abolie, et voir la fuite de la fatigue. Connaître l'apaisement de toute chose rangée, de chaque enfant lavé, du jardin entretenu.

N'avoir qu'à se regarder pour vérifier l'existence, qu'à se prendre les mains pour toucher la grâce.

Mais ce jour n'est pas là encore, pour ceux dont le temps personnel n'est pas plus grand qu'un mouchoir, et qui reviennent du marché chargés d'odeurs mais le panier vide.

Avoir une soirée pour la splendeur de notre amour, est un luxe à conquérir.

Gabriel COUSIN.

WILLIAM BLAKE

L'immense génie de l'auteur des Chants de l'Innocence et de l'Expérience ne saurait tenir dans une gerbe si malgre de poèmes. Elle n'est liée que pour exalter la résonance profonde de l'homme avec son époque, son accord avec son temps.

Mieux que tout autre Blake a scruté son siècle, sans aucune complaisance, sans concession aucune au conformisme et c'est dans les Chants de l'Expérience que son réalisme s'accuse le plus ouvertement. Un de ses critiques a dit de cet œuvre : « Ils respirent la révolte, plus que la résignation ou le découragement ; ce sont les aspects intimes d'une rupture violente avec la tradition sociale, morale, religieuse ».

Cependant chez Blake ce contact déterminé avec le monde réel ne va pas sans une riche frondaison mystique. Ainsi s'exprime la contradiction essentielle qui actualise sa démarche. Il dit d'ailleurs lui-même « Without contraries there is no progression ». Le « ciel » et « l'enfer » se « marient » sur terre, se concilient, montre-t-il. Aussi pas le moindre refus du monde chez lui ; il accepte la vie dans sa totalité à condition de la régénérer par la création poétique. N'est-ce pas une définition hautement moderne de la poésie ?

Dans cet esprit, des pièces comme, par exemple, « Le Ramoneur et les « Proverbes de l'Enfer » sont les deux sons d'une même voix.

Dans la profonde sollicitude du poète pour les humbles se retrouvent et son message d'amour et sa révolte face aux chaînes de la cité des hommes. Humaniste, Blake l'était, totalement. Dans la pensée et dans les actes. Il fut l'ami de Tom Paine et se proclamait « fils de la liberté ». A l'instar des plus grands, comme après lui Baudelaire, Blok, il nous fait partager le drame quotidien des métropoles marquées par la faim et les prostitutions de toutes sortes. Mais le poète n'abandonne jamais l'espoir de voir l'univers remis à neuf, prêt à braver « la grande Moisson » et la « Vendange des Nations ». — « Où l'homme n'est pas, stérile est la nature. »

Dans son enthousiasme orgiaque, l'œuvre de Blake demeure en dépit du chaos et de réelles faiblesses, un péan à la survie de l'humanité.

JO GUOLIELMI.

TROIS POEMES DE WILLIAM BLAKE

En lisant ces pages révoltantes
Enfants des Ages futurs
Apprenez qu'au temps jadis
L'amour, le doux amour,
Passait pour un crime. (1)

JEUDI-SAINT

Supporter, supporter de voir,
Sur cette terre gorgée de richesses,
Ces gosses réduits à la misère
Nourris d'une main décharnée par l'usure.

Cet appel qui tremble, est-ce un chant ?
Un chant de joie ?
Et tous ces enfants pauvres ?
C'est une terre de détresse !

Pour eux jamais de soleil,
Des champs nus et glacés,
Des chemins recouverts d'épines,
Pour eux l'hiver, toujours l'hiver.

Sous le soleil qui brille
Sous la pluie qui tombe
Pas de place pour la faim
Pour le poids de la misère.

(1) In « Une petite fille perdue », extrait des Chants de l'Expé-
rience.

LONDRES

Je vais par les rues familières,
Le long des quais de la Tamise
Sur chaque visage croisé
Se creusent la faiblesse, le malheur.

Dans le cri de chaque homme,
Dans le cri de l'enfant qui a peur,
Dans chaque voix, chaque blasphème,
J'entends les chaînes de l'esprit.

L'appel du ramoneur
Fait trembler les sombres églises.
Le râle du pauvre soldat
Fait couler le sang sur les murs du Palais.

Dans les rues, à minuit, j'entends
Le juron de la jeune Putain,
Tarir les larmes du Nouveau-né,
Pourrir le corbillard du Mariage.

LE RAMONEUR

Une petite chose noire dans la neige
Pleure, pleure, sur l'air du malheur !
« Où sont ton père et ta mère ? »
« Ils sont allés, tous deux, prier à l'église. »

« J'étais heureux sur la lande,
Je souriais dans la neige d'hiver,
Ils m'ont mis des habits de mort
Et m'ont appris l'air du malheur.

Comme je danse et chante, joyeux,
Ils croient ne m'avoir fait aucun mal,
Ils sont allés louer Dieu, son Prêtre, son Roi
Qui font un paradis sur notre misère »

in « Les Chants de l'Expérience »
Tr. Jo Guglielmi

MADALANEN

*La frucho vèn
Prèn la dins tel man. Redouno
E maduro à souvèt quand tel bouco l'auran
L'aubre sera fièr de sa pourtaduro.*

*Es aquéu qu'an planta au founs de l'ouart
Sénso qu'âsi touca la boueissounado
Qu'ersejo à soun pége.*

*Dejà s'estènde sa ramado
Despuet cinq an qu'es dins lou bèn
E pèr un nis d'aucèu soun vengu querre
Un brout de sabi pas de qué !*

*Melico. Au foundènt
Toun regard si bagno
E toun desi si treblo
Car lei tèms soun proun bèn
E lou caud bouto à nus
Lou sang de la Terro que mounto
Pèr tel labro e ta Fe.*

*Duerbe à sa bounta toun juè.
S'encagnariè d'être leïssa de caïre
Lou fru Madalanen.*

MAGDALANEEN

*Le fruit vient.
Prends-le dans tes mains.
Gonflé, mûr à point,
L'arbre en sera fier
Quand ta bouche l'aura goûté.
O'est lui qu'on a planté au fond du jardin
Sans même toucher au buisson
Qui frémit à ses pieds.*

*Cinq ans qu'il est chez lui
Déjà s'étendent ses feuilles
Et pour un petit nid on est venu chercheré
Un brin de je ne sais quoi.*

*Douceur. Ce goût de fondant
Monte à tes yeux.
Et ton désir se trouble
Car les temps sont superbes
Et la chaleur met à nu
Pour tes lèvres et pour ta Foi
La montée du sang chaud de la Terre.*

*A la saveur
Ouvre ta soif
Il t'en voudrait d'être laissé pour compte
Le fruit de la Magdeleine.*

Jorgi RRSOUL. - Tr. H.D.

LIDURESQUE

Quand les fleurs bousculent ta porte
ralent ta voix
chauffent ton lit
tu ne t'étonnes pas

D'un geste insoupçonné tu dépeuples la ville
et ton aisance fait frémir

Nul ne l'ignore Et toi
qui ne sais pas crier
tu ne vois pas onduler l'évidence

Il n'est miracle de printemps
qui chaque année ne recommence

J'AI CONSTRUIT

J'ai construit ma maison face aux îles
pour guetter les levers d'amour

Fidèle
J'ai façonné les faux serments
les faux fuyants et les feux d'artifice

J'ai brisé de mes doigts les faisceaux du mensonge

pour que tu puisses naître
au douillet de ma main
enfant
dans ma maison de verre

Pierre GUERY.

Dans le froid où nos mains abandonnent leurs
gestes peu à peu
La jeunesse des arbres engage une avant-garde de
bourgeons.
Cependant que la pluie lave les routes noires où le
ciel trace à la craie
L'abdication de la lumière,
Le besoin de la mer fabrique avec mon sang des
silex lourds d'étoiles
Qui tournent dans ma tête avec une lenteur de
coquillages.
La liberté est dans mes veines un tourbillon de cris.
Notre prison est en nous-mêmes ; un goéland
m'habite.

Sur le velours de ma rétine, le gris du monde
marchande son royaume.

René KOCHMANN.

POUR CLAIRE QUI PART EN SANA

Limpide et quotidienne aux yeux couleur d'émoi
Limpide et quotidienne tu marchais près de moi

On avait de beaux jours
dés qui claquaient comme des drapeaux
et des jours calmes
pour s'étendre l'un près de l'autre
On avait le soleil
et les blés mûrs et les sillons
les collines aux épaules frileuses
dans la brume du matin
On avait une ville
hérissée de tours et de clochers
avec ses ponts et ses arcades
ses vieilles pierres ses jardins
et les parterres de violettes mouillées
sur la margelle du métro

Et maintenant c'est de goût de misère
Ce goût de sang de sel de cendres et de sarment...
Mon amour je ne suis qu'un faible enfant vorace
et voici des masques et des mains qui se crispent

Peut-être notre vie est-elle ainsi prévue
un temps fait pour le deuil un temps fait pour
[l'amour
Au plus noir de la nuit nous pouvons respirer

— rêver d'un avenir tendre comme la craie.

Alain TORTRA

POUR MEMOIRE

Les gifles du vent sur les fesses
de celles qui remorquent la dé fiance à la croisée des Ponts
Les péniches qui donnent à pleine étrave
leurs baisers à la Seine

Les glandeurs et les pêcheurs des Grands Augustins
qui tirent à eux d'obliques rayons solaires
tout dégoulinants d'eau

Le bouvreuil qui se gargarise sur une branche basse
face au petit matin
les yeux mi-clos
ont
ce jour-là
tous ignoré ma peine

Et moi qui ne pouvais entendre qu'une petite voix
me parler désamour
Et moi qui ne pouvais que retrouver ma peau
là où traînait encore le souvenir d'un échange
Et moi qu'aveuglait jusqu'alors
comme un soleil face à la nuit
la belle mémoire d'un amour creux

Je les ai vus
Vu le pêcheur et vu l'oiseau
Vu le matin
Vu tout ce que j'avais cru mort
devenir à son tour plus distinct
Oui j'ai perdu tes yeux
mais j'ai senti l'oubli me prendre par la main
l'oubli me raconter les chagrins des hommes de la ville
Et j'ai participé j'ai pris ma part de leur destin

Mais auparavant j'ai remercié le bouvreuil le bateau
Et le vent cajoleur
la démarche des filles
Et je suis reparti vers un autre regard
plus impatient et libre
plus indifférent à l'égard de celles qui ont malmené
l'espoir.

Frédéric SEVEN.

EN RELISANT « LE ROMAN INACHEVÉ »

Maître Eckhart disait à Sœur Katrei, sa pénitente : « Tu dois manger selon ta faim et boire selon ta soif et porter du linge fin et dormir tant que tu veux ». Il en est des biens poétiques — diversité des formes, richesse de l'expression, abondance et justesse des images — comme des autres biens de ce monde. La vertu n'est pas plus fille de la misère qu'elle n'est fille de l'ignorance. Et la misère poétique n'est pas toujours le signe d'une vie intérieure plus exigeante.

« Il y eut un homme appelé Job » et son fumier, il y eut Salomon et ses trésors. Respectons ces grandes exemples apparemment opposés et ne prodiguons pas trop vite les conseils inutiles. N'allons plus prêcher la pauvreté à qui s'est dépouillé de lui-même, n'allons plus révéler l'angoisse à qui la surmonte très quotidiennement.

Aragon, maître des formes poétiques, en use à sa guise. Il les plie à sa volonté. Il les chassa jadis comme Rimbaud la beauté amère et elles sont revenues, ces servantes dociles, au grand scandale de certains petits saints du jour qui, pires en cela que le rat de la fable dans son fromage de Hollande, non contents de nous fermer la porte au nez, et parce qu'ils ne connaissent que le goût d'un fromage, voulaient nous empêcher de prendre part au festin. « On boit dans le verre qu'on a », dit Aragon quand certains prétendaient imposer leur timbale et leur gamelle.

Vous conviendrez qu'un poète, sachant manier suivant les circonstances les différents vers réguliers de notre tradition et le vers libre et le poème en prose qui appartiennent aussi à notre tradition et le vers de seize pieds qui appartiendra désormais à notre tradition, a, au moins autant qu'un autre moins favorisé, des chances de nous charmer. Pour vous en convaincre, lisez, relisez « Le Roman Inachevé », cette confession de celui qui jeta aux flammes tous ses talents et ce fut un beau feu de joie, de celui qui vécut le rêve de ses anciens amis et qui, quoiqu'il avoue n'avoir jamais eu beaucoup le goût de son propre visage, regarde aujourd'hui pour nous son miroir, se remémore et nous conte les mille-et-une-nuits de son passé.

Tous les paysages défilent. C'est le déploiement de toutes les richesses, c'est le trésor de Salomon.

Comme il est sombre et limpide ce « Roman » ! Sombre, mais cette époque ne l'est-elle pas encore, ce ciel n'est-il pas menaçant ? Sombre, nul n'est serain de nos jours sans cruauté, sombre surtout quand les amis ne savent pas le mal qu'ils font.

« ...J'ai quelque lassitude. Est-ce l'heure, est-ce l'âge
À faire ce qu'il faut pour être bien compris... »

Mais Aragon sait chasser les nuages :

« Je change ici de mètre pour dissiper en moi l'amertume... »

Qui décidément lui donne cette admirable liberté, ce pouvoir souverain sur nos vocables ? Qui lui permet d'écouter la voix furieuse du passé pour la dominer encore et la civiliser ? Qui lui permet de s'imposer volontairement un rythme comme « une respiration profonde », qui lui donne ce droit d'user de tous les biens sans se corrompre, qui donne cette limpidité à son chant et cette splendeur, quel fil d'Ariane, qu'il vous faudrait bien vite saisir, jeunes poètes, tient-il en sa main, pourquoi a-t-il le droit de puiser à toutes les sources qui pour tant d'autres sont à jamais taries, pourquoi a-t-il tous les droits, pourquoi toutes les portes de la tradition lui sont-elles ouvertes, toutes les frontières effacées, les cercles magiques rompus, les brumes dissipées tandis que pataugent dans le marais tant d'aveugles et tant de sourds ?

Pourquoi ? Pour cette raison peut-être qui lui faisait écrire au moment du danger :

« ...Soleil du devenir brûlante discipline
J'alme et ne dirai qui d'une amour aveuglée... »

parce qu'il a vécu cette « difficile minute celle où nous avons choisi pour toujours », parce qu'il a prononcé le oui terrible qui délivre de toute crainte. Jetant son cœur « au feu commun », il a réellement épousé la cause de l'homme, réellement et définitivement. Il ne reviendra plus en arrière, il n'est plus de ce monde moribond, il est libre et certains ne le lui pardonnent pas.

Mais écoutez :

« Il est inutile de geindre
Si l'on acquiert comme il convient
Le sentiment de n'être rien
Mais j'ai mis longtemps pour l'atteindre... »

« ...Jette ton cœur au feu commun
Qu'est-il de tel que tu y tiennes... »

Cet homme a le droit, que les autres n'ont pas, de parler de lui-même quand il lui plaît, comme il lui plaît, car son sort est désormais celui de l'humanité souffrante et triomphante. Il connaît tous les secrets de la douleur. Ecoutez, « enivrez-vous » selon le vœu de Baudelaire, enivrez-vous de beauté et de vérité :

« ...Chaque douleur humaine veut
Que de tout ton sang tu l'étreignes... »

« ...Je ne puis pas voir souffrir ce que j'aime... Je ne puis pas, je ne puis pas, que ce soit moi du moins qui flambe et grille et me torde, écartelez-moi, je vous en supplie, moi seul, ecorchez-moi, laissez-moi souffrir pour ce que j'aime... »

« Tu m'as trouvé comme un caillou que l'on ramasse sur la
[plage... »
« ...Je te dois tout, je ne suis rien que ta poussière...
J'ai tout appris de toi sur les choses humaines... »

« ...On sourira de nous pour le meilleur de l'âme
On sourira de nous d'avoir aimé la flamme
Au point d'en devenir nous-mêmes l'aliment... »

« ...Qu'importe à présent qu'on nous tue
Les nuits tomberont une à une
La Chine s'est mise en commune... »

« ...Et c'est de mes douleurs qu'est fait le jour qui vient... »

Des profondeurs de l'être, du plus secret de l'âme, gravissant les degrés de certaine « échelle fort secrète », s'élève ce chant très pur.

André LIBERATI.

Ignazio BUTTITA

LE PAIN S'APPELLE LE PAIN

Ed. "La Nef" de Paris

Si l'on en croit un tout récent article de T. Salvemini, publié dans la revue catholique *Vita e Pensiero*, l'analphabétisme en Sicile demeure, à l'état latent et dans des proportions énormes, une des caractéristiques sociales de cette région pauvre.

« Dans les Pouilles, la Calabre, la Sicile, un enfant sur dix reste totalement privé d'instruction », écrit Salvemini, qui, plus loin, précise encore les conditions réelles d'enseignement à propos des abandons d'études — ce que l'on appelle semi-analphabétisme.

Selon Salvemini, un tiers des abandons est dû à des circonstances économiques, un tiers aux maladies infantiles ainsi qu'au manque d'écoles, le dernier tiers étant imputable à la traditionnelle négligence des familles siciliennes. Cette interprétation, ce fractionnement des raisons nous paraît assez arbitraire, car en fait les maladies infantiles à l'état endémique, le manque d'écoles à ce degré et la négligence des familles érigée en système sont bel et bien ce qu'il est convenu d'appeler des conditions économiques. Cet analphabétisme est légendaire à peu près comme celui des régions misérables du Portugal, il est ici comme là le signe indiscutable d'une très grande misère tant économique que mentale. Il est une des étapes de ce que l'on a appelé avec un certain cynisme la « portugalisation ». Il nous paraît odieux que dans le temps où la civilisation dite occidentale, après avoir semé la bonne parole, semé les mots d'ordre précisément de civilisation, de telles lacunes demeurent. Cependant elles sont là, dénoncées par la plupart des spécialistes, il nous faut expressément en tenir compte pour donner à certains climats leur lumière réelle.

Ainsi lorsque nous voulons évoquer la réalité sicilienne, sommes-nous d'abord amenés à rappeler cet analphabétisme qui, empêchant toute évolution de la culture, suscite par contre une expression orale, une poésie, si vous voulez folklorique vivace, profondément populaire, qui très lentement se laïcise, et se constitue à l'image d'une véritable culture indépendante, que les moyens actuels de diffusion vont précipiter dans les courants établis, peut-être pour en ragallardir le sang. Car en Italie comme ailleurs, l'intellectuel, instrument et moteur de cette culture n'a pas les contacts nécessaires avec le peuple que pourtant il est amené à cotoyer quotidiennement.

Gramsci (dans l'édition Einaudi à bien des égards contestable de ses œuvres) écrit textuellement :

« L'intellectuel italien se sent plus lié à une tradition littéraire italienne qu'à un paysan des Pouilles ou de Sicile. »

Et plus loin il ajoute cette image assez frappante :

« Un type comme Béranger, et en général le type du chansonnier fait absolument défaut en Italie. »

Ce divorce étant noté, il nous reste à inventorier les possibilités d'expression populaire laissées à ces régions profondément enrichies par le drame humain. Elles sont de deux sortes : il y a d'abord les « gare poetiche » ou « tenzoni » qui sont des joutes poétiques exécutées en public, des improvisations à caractère théâtral dont la source religieuse est incontestable, et, en second lieu, l'existence des « cantastorie », poètes ou rimailleurs, exactement conteurs de fables, qui sont assez nombreux pour avoir style et audience. Ignazio Buttitta est et se veut de cette dernière catégorie.

La lecture de son recueil, *Le pain s'appelle le pain*, publié tout récemment en français, donne de son œuvre une image assez singulière pour que nous nous soyons cru obligés d'en marquer la venue, les limites et les chances. Ce genre de conteurs de poèmes n'est pas nouveau, sa tradition en est peut-être purement islamique, mais cette survie donnée à un genre implique un examen plus large de ce qu'il est convenu d'appeler le climat poétique d'une nation, d'un groupe linguistique. On peut dire, par exemple, que ce phénomène ou cette survivance existe dans les pays du mezzogiorno italien, en Corse (voceri), en Catalogne, vraisemblablement dans le Tyrol, et dans les régions dépouillées du Portugal. C'est là tracer une certaine carte des pays économiquement arriérés de l'Europe, c'est aussi tracer la carte d'immenses richesses populaires dont il n'est plus temps de se priver. Souvenons-nous, à cet égard, des admirables textes de Pavese, exprimant son trouble et peut-être son chagrin de retrouver les mythes de son pays en heurt avec la turbulence et le dessèchement de la vie moderne. On sait jusqu'où cette émotion alla pour Pavese. Nous avons ici la chance d'être juge sans être tout à fait partie, pour en tirer l'exemple sinon la leçon.

Nos connaissances de la poésie actuelle italienne en sont au point suivant : après des années de silence, de repliement, d'hermétisme, et plus ou moins d'abandon, est venue la « quarta generazione », la génération qui réagit contre l'hermétisme. Cette évolution inspirée de l'œuvre d'Umberto Saba, et vécue intérieurement par un homme telle que Salvatore Quasimodo, marque un temps d'arrêt, une période de réincarnation pour la poésie italienne, trop vidée, trop délabrée par l'influence d'un Ungaretti ou d'un Montale.

Disons-le tout net, à ce moment de la culture italienne la traduction des poèmes de Buttitta représente exactement un courant d'air vif, éminemment profitable, une véritable découverte.

Qu'apporte donc ce petit livre ?

Les thèmes en sont simples : la guerre et la paix, la lutte des paysans contre les féodaux, le portrait d'un fasciste, la présence légendaire du Christ, et l'étrange épopée de ce Turridu Carnivali, militant syndicaliste fusillé par les tueurs à gages du patronat sicilien. Tout ceci étant préfacé par le premier poème : « Je ne suis pas poète » (*Non sugnu poeta*), qui est une véritable profession de foi.

Et déjà de ce premier poème tout un art poétique se dégage, c'est à la fois un refus de :

« la lune qui pend
« et pâlit les visages des amoureux ».

Entendons par là le maniérisme de la poésie italienne publiée sous le fascisme, et l'appel de raisons profondes pour le poète :

« Mais si poésie
.....
« c'est arracher
« des souffrières
« la chair des chrétiens
« qui s'use et se consume
« condamnée à l'enfer.
« (un instant que je bondisse.) »

Ce n'est pas tout à fait un programme poétique, mais c'est d'abord un choix, choix des inquiétudes, choix d'une poésie immédiate, refus pour l'instant des problèmes pendants, au profit de cette immense circulation des idées qui va de village en village (le cantastorie est nomade) éveiller les consciences, réchauffer les cœurs.

« desserrer le nœud coulant autour du cou
« ouvrir les yeux des aveugles
« donner l'ouïe aux sourds
« briser chaînes et fers
« et relever
« celui qui est tombé. »

Car nous sommes ici même sur les terres de Sicile, en proie à l'immense complot de l'église. Le passage de l'église à rivé des chaînes encore plus fortes que les chaînes du désespoir, puisque celui qui est tombé ne se relèvera que dans un autre monde, et que plus dure sera la chute plus haut sera le salut. Il se trouve que la misère et la chute ont forgé dans l'âme sicilienne une autre image du Christ, la voici :

« Dans mon village
« les gens croient
« qu'un jour le Christ
« descendra de sa croix
« ce jour-là
« le prêtre ne dira pas la messe
« ni le sacristain
« ne sonnera les cloches. »

C'est à peu près l'Eglise en fuite, avec peut-être l'hallucination de l'Antechrist, d'une vérité quand même, que seul le peuple pourra supporter parce qu'il vit avec elle depuis des générations.

Nous ne saurions tout citer. L'épisode de Turridu Carnivali, qui a fait l'objet de lectures publiques de la part du Piccolo Teatro de Milan, est-il un véritable lamento ? Ce poème retrouve un ton de grandeur auquel nous n'étions plus habitués. Le poète, ici, en quelque sorte, se réserve, se prive d'image. Le fait brutal, la mort, la complainte sur le crime, n'ont pas besoin d'image ni de rocade, et c'est dans ce sens que la

poésie de Buttitta dépasse peut-être en force le Chant Général de Néruda ou les grandes élégies de N. Hikmet.

Ajoutons à ce refus des images qui nous séduisent une parenté d'atmosphère, un air typiquement méditerranéen qui nous rapproche.

Buttitta écrit en sicilien, une langue dure, déformée et compliquée par le seul jeu des bouches, par l'amour du mot parlé, une poésie orale conçue dans l'amertume. Dans l'édition italienne obligamment prêtée par M^{me} Voronca, le texte italien qui figure en regard de celui de Buttitta est de Salvatore Quasimodo. C'est la rencontre de deux Siciliens. Et peut-être que cette ressource offerte à Quasimodo est à la clé même de son œuvre : il s'est nommé lui-même « consegnato alla terra », lié à la terre, livré à sa terre, et, réagissant contre un hermétisme d'école, il s'abandonne depuis des années à la seule mythologie sicilienne : terre, vent, ciel, arbres, lumière, etc., etc.

« la vita non e sogno
« vero l'uomo
« e il suo planto. »

Il semble qu'avec Buttitta, ce soit bien de cet homme véritable qu'il s'agit.

L'édition française est préfacée par Carlo Levi, par M^{me} Brandon-Albini dont nous avons déjà l'introduction remarquable qu'est sa « culture italienne ». La traduction est due à M^{me} Brandon-Albini et M^{me} O. Voronca, elle passe, elle donne, peut-être plus à travers le texte de Quasimodo qu'à travers le texte même de Buttitta, la version profonde de cette densité, de cette austérité poétique à laquelle nous faisons allusion.

On ne manquera pas ailleurs de souligner une éventuelle platitude, quelques obscurités, n'en rendons pas les traductrices responsables, car le texte sicilien est difficile, et même si nous en comprenons la lettre peut-être n'en sentirions-nous pas tout à fait l'esprit.

Le recueil *Le pain s'appelle le pain* est illustré de dessins, Guttuso en est l'auteur. On peut, là, formuler une critique, dans l'édition italienne comme dans l'édition française, ces dessins, quoique différents, ne sont pas du tout convaincants, et on se demande pourquoi ?

Face à cette poésie à laquelle nous revenons pour conclure, il est impossible de présenter un exemple français qui puisse faire image. Devons-nous ce silence aux regrettables querelles de formalisme érigées naguère en instrument de lutte, et aussi vite abandonnées ? Ce qui est clair, c'est bien la venue de poètes nouveaux, issus de la réalité elle-même. A bien des égards, cette poésie n'est pas la nôtre, mais ce qui nous appartient en elle, ce par quoi elle nous saisit, c'est bien cette force jeune, cette lucidité et ce pouvoir de chant que nous avons peut-être désappris.

Jean TODRANI.

N.-B. — M^{me} Voronca a bien voulu nous promettre sa traduction d'inédits de Buttitta, nous nous ferons un devoir de les publier dans un de nos prochains numéros.

LE RACISME AU CINEMA

« Nous voulons atteindre et nous atteindrons le niveau des autres arts dans le domaine éthique. Pour y arriver, le cinéaste doit posséder cette grandeur morale qui distingue les génies des autres arts. Les cinéastes doivent tendre à la grandeur morale d'un Tolstoï, d'un Ibsen, d'un Zola, d'un Shakespeare. »

Ce propos fut tenu en 1945, et il n'a certes rien perdu de son actualité. Le metteur en scène allemande Stephan Dudow, qui témoignait ainsi au Congrès international du cinéma réuni à Bâle comme une prometteuse manifestation de renouveau intellectuel de l'immédiate après-guerre, retrouvait en cette occasion des Français comme l'ambassadeur Henri Hoppenot, un cinéphile averti, comme les cinéastes Jean Painlevé et Jean Grémillon, comme les critiques et historiens du cinéma Charles Ford, René Jeanne, Georges Sadoul ; des Italiens comme Luciano Emmer ou Alberto Lattuada ; des Suisses comme le grand spécialiste de l'histoire économique du cinéma, Peter Bachelin, ou le metteur en scène Léopold Lindtberg ; des journalistes comme Luigi Comencini, alors rédacteur à « L'Aventi », ou Russel Barker, attaché de presse à la légation américaine de Berne, des hommes d'Etat comme le ministre de l'Information tchécoslovaque. Les séquelles de la guerre, les conditions mêmes du Congrès avaient empêché qu'il puisse constituer une plus large confrontation universelle mais, d'un simple point de vue anecdotique, nous relèverons dans la liste de ses participants deux journalistes marseillais : Henri Verneuil, devenu depuis metteur en scène, envoyé spécial de « Rouge-Midi » et de « La Marseillaise », Georges H. Gallet, du « Provençal ».

De la bouche de Dudow, les congressistes entendirent encore ces paroles lourdes de gravité :

« Avec quelle puissance le film ne change-t-il pas le mensonge en vérité et la vérité en mensonge. Le cinéma, qui s'est avéré comme un moyen d'expression extraordinaire du progrès, a aussi rendu d'excellents services à la réaction... Le film, proprement dit, ne peut ni mentir ni dire la vérité. La camera est un objet manipulé par des hommes. »

Dudow fixait ainsi excellemment la responsabilité morale des auteurs de films. Il le faisait en évoquant les diverses responsabilités du cinéma qu'il connaissait d'expérience, le cinéma allemand, décliné par le racisme puis mis à son service sous son joug. Car, de même que le cinéma a diffusé, pensé tous les grands problèmes de son temps, il a aussi pensé le racisme. Il a été raciste et anti-raciste. Nous ne voudrions nullement tenter ici une filmologie exhaustive, complète en la matière, mais seulement essayer, à partir du choix arbitraire imposé par des connaissances et des préférences personnelles, de déceler quel apport peut être celui du cinéma pour la compréhension du fait raciste, de quelle nocivité il peut se charger à son service, de quelle efficacité surtout il peut être contre lui.

Le cinéma hitlérien fut naturellement le plus prolifique, le plus catégorique dans ses affirmations racistes. Il n'est même pas besoin d'insister sur ce point. Des titres comme celui de l'abject « *Juif Süß* » sont encore dans toutes les mémoires, ou ces documents caricaturaux destinés à « prouver » la coexistence à réduire d'une race de seigneurs et d'une race maudite. Mais, même en Allemagne, le racisme connut parfois des manifestations plus diluées, plus inconscientes, plus instinctives. Dans « *Les dieux du Stade* », de Lenti Riefenstahl, l'hommage wagnérien à la face olympique s'accompagnait d'aperçus plus intimistes. Le public des Olympiades de 1936 à Berlin est fouillé, détaillé par des dizaines de cameras en embuscade. Un rictus rageur crispe les visages de bons aryens lorsqu'un Noir des Etats-Unis trouve le moyen de distancer un seigneur blond. Presque naïvement, le montage a retenu en toute crudité ces manifestations premières d'un racisme imbécile ; il leur a laissé leur forme spontanée. Là déjà nous débouchons sur le drame, sur l'inhumaine sincérité de tels réflexes acquis, et ce n'est qu'un prolongement de cet état d'esprit que notait encore Dudow, lorsqu'il disait au Congrès de Bâle :

« Quand j'ai vu le film *Le procès de Karkov*, je fus ému par une impression qui me restera inoubliable. Dans le film on montrait les accusés qui avaient commis les pires atrocités dans les camps de concentration. Mais ce qu'on vit sur le banc des accusés ne fut pas moins terrible. Si les accusés avaient été des monstres déformés, on aurait pu dire qu'il était facile de les connaître, de s'en saisir et de les exterminer une fois pour toutes. Mais les hommes sur l'écran n'étaient pas des monstres, même pas des psychopathes, c'étaient tout simplement des employés, des hommes moyens, comme on en rencontre dans la rue à chaque pas, seulement dans ce cas c'étaient des employés des chambres à gaz et des fours crématoires, des douaniers de la mort. »

Tout racisme, en effet, y compris tout racisme « à rebours », constitue une mystification, et les nombreux films qui n'ont présenté du racisme que son rictus maniaque, sans savoir percevoir sa logique, étaient peut-être d'une parfaite pureté d'intentions. S'ils n'étaient pas mystificateurs, ils étaient, au moins partiellement, mystifiés.

Ce fut le cas de nombre d'excellents films, foncièrement anti-racistes mais qui n'avaient su déceler la nature profonde du racisme, ses racines sociales. « *Cross fire* » de Dmytryk présentait le racisme comme une réaction presque pathologique. « *Le puits* », relatant le sauvetage d'une petite fille noire, maintenait visiblement certaines distances raciales et préchait la réconciliation en équilibrant les termes de responsabilité de part et d'autre. L'adaptation par Pagliero de « *La Putain Respectueuse* » de Sartre faisait aussi du racisme un défaut, un crime de caractère plus qu'une malformation politique dans son essence. Déjà, à un niveau supérieur de lucidité, le récent « *Tamango* » de John Berry dénonçait le racisme colonial, reposant sur le pacte d'exploitation des esclaves. Mais c'est, je crois, un grand et beau film américain, trop méconnu, qui a promené son scalpel au plus profond du

mal, qui a charcuté la chair vive de cette plaie. Je veux parler du « Marqué par la loi » de J. Losey, l'ami de Jules Dassin, exilé d'Amérique en Angleterre pour délit d'opinion.

Losey est un grand metteur en scène. Un remake du « Maudit », « M. Le Maudit », en fournit la première preuve mais son film anti-raciste montra bien comment Losey atteignait à la même clarté de vue sur le racisme que Stephan Sweig. Le cinéaste américain expliquait, en effet, par une nécessité sociale, indispensable au pouvoir des Anglo-Saxons qui sont propriétaires fonciers dans le sud-ouest des Etats-Unis, le racisme pratiqué contre les ouvriers agricoles d'origine mexicain. Ce n'était plus une prostituée mais un intellectuel non-conformiste, un jeune journaliste indépendant qui s'élevait contre un tel état de choses. Il est à noter en marge que « Le sel de la terre », de Bibermann, donnait du racisme une explication analogue mais, avant tout préoccupé des conflits de classe, il n'accordait au racisme qu'une attention secondaire. Le romancier autrichien que nous évoquons avait montré un exemple de grande lucidité, lui aussi, qui avait fixé la naissance du racisme dans l'ancien empire des Hasbourg par rapport à la nécessité de détourner l'attention publique des progrès et des séductions idéologiques du socialisme. Revenons à Losey : il est significatif qu'il ait voulu dissiper par avance toute équivoque en faisant de son traqué un coupable, coupable d'un délit mineur, certes, mais coupable quand même. Ainsi été évité le traquenard qui attendait la très valable adaptation de « L'intrus » de Faulkner. Le noir, dans ce dernier film, était évidemment innocent, d'une stature morale extraordinaire, hors de la normale. Une sorte de racisme en réaction semblait ainsi se manifester qui, en la forçant, faussait l'argumentation. Et si le Noir avait été coupable ? Dans le film de Losey, la question ne se posait pas : le Mexicain était coupable mais c'était quand même parce que Mexicain, donc parce qu'ouvrier agricole qu'il devait être sacrifié à une morale raciste, à une morale de classe.

D'autres exemples seraient à confronter avec ceux-ci. Le cinéma français, pour des raisons de conformisme et de prudence, a malheureusement souvent fui le problème raciste, encore que, dans ses apologues coloniales il ait souvent fait du racisme inavoué. Le cinéma soviétique est assez absent dans ce domaine pour la bonne et simple raison que le racisme a toujours été légalement traité comme crime en U.R.S.S. et que cette attitude lui a interdit toute extension de quelque ampleur, de quelque cohérence. Mais, dans le cinéma américain, nous retrouvons les traces fréquentes d'une véritable crise de conscience. Par exemple, c'est dans « Le criminel » d'Orson Welles qu'un jeune étudiant progressiste identifiait un nazi en l'entendant répliquer que Marx n'était qu'un « sale juif » après que l'étudiant ait rappelé la définition qui, à son avis, demeurait la meilleure de la Liberté : « Les prolétaires n'ont à perdre que leurs chaînes ».

De ces chaînes, le racisme après tout n'est qu'un des maillons, un des plus honteux il est vrai et que le cinéma peut contribuer à rompre.

Albert CERVONI.

PROPOS SUR LE JAZZ

Où peut naître le "cante jondo" ailleurs qu'en Andalousie, où fleurir la "sardane" loin des Albères ? Au mélancolique "fado" sont nécessaires l'eau et le ciel du Portugal... Le pays et le chant se complètent, se répondent : ils sont lèvres et voix. L'expression musicale des Africains transplantés dans les colonies anglaises d'Amérique du Nord, le jazz, échapperait-il à ce destin ?

Débordant largement sa terre d'origine, déferlant sur le monde entier le jazz a couru une aventure unique (nous n'aborderons pas ici les données économiques de cette expansion hors de pair), mais est-il permis de dire pour autant que ce genre musical ait fait souche "out of the gallion" (1), donné naissance à des interprètes de la classe des pionniers américains de son histoire ? Il n'est pas question ici de faire la fine bouche devant les musiciens qui ont épousé la cause du jazz à l'étranger — j'en ai connu personnellement d'excellents en France — mais de reconnaître que les écoles, styles, individualités marquant l'épopée du jazz ont tous vu le jour aux Etats-Unis d'Amérique (2).

Contre tous les sous-produits sonores à la Gershwin, le jazz demeure l'expression musicale authentique et typique du peuple noir nord-américain. Présidèrent à sa naissance le flottage du « bois d'ébène », l'esclavage du Nouveau Monde, combinés avec la langue et les instruments des blancs... Le jazz est fils du Sud, du Dixieland (3) où Jim-Crow toujours ne dort que d'un œil. A l'origine il se cachait dans les « honky-tonks » (4) de la Louisiane, puis expulsé de Basin street il couvrit tout le pays, émigré dans le ventre des river-boats. New-Orleans, Chicago, Kansas-City, New-York, beaucoup plus tard, la côte Ouest, furent ses plus grandes capitales. Leurs noms sont autant d'écoles qui jalonnent son évolution.

L'histoire du jazz, ses mutations, ses querelles parfois ont été écrites par une poignée de novateurs de notoriété mondiale sur les traces de qui marchèrent les musiciens du monde entier. Les temps héroïques de cette musique restent marqués par les noms du pianiste "Jelly-Roll" Morton, considéré comme son ancêtre, puis par celui du cornettiste King Oliver, chef de file du style Nouvelle-Orléans. Des conceptions de cette école est issu Louis Armstrong estimé à la fois comme le plus grand musicien et le plus grand chanteur de jazz. Vers 1926 il fit sauter le cadre rigide du style Nouvelle-Orléans et s'affirma dans une esthétique nouvelle où l'improvisation individuelle prend le pas sur l'art collectif. Sur des positions identiques nous trouvons l'un des plus importants spécialistes du saxophone-ténor, Coleman Hawkins. Dans le domaine technique l'école Armstrong-Hawkins se caractérise par un "vibrato" puissant, un jeu aux intonations vigoureuses au service de solos de construction sévère. Voilà quelques principes essentiels de ce qu'on appelle le jazz traditionnel.

Mais déjà d'Armstrong à Roy Eldridge, autre trompettiste,

une évolution n'a pas manqué de se faire qui aboutit à Dizzy Gillespie, Charlie Parker en passant par un novateur d'une extrême importance, le plus apprécié des musiciens de jazz, Lester Young saxophoniste-ténor dont l'influence est déterminante chez les modernes.

Le "Pres." (5) bien que d'une classe inférieure à celle d'Armstrong, lui est au moins comparable au point de vue de l'importance historique. Il fut le premier à rejeter le style percutant cher à Hawkins. Sa pensée musicale est plus libre, sa sonorité ne s'appuie pas sur le "vibroté" comme mode d'expression, comme fin en soi, elle est lisse et donne à son style une détente et une fraîcheur incomparables.

Ce n'est pas pour cela qu'il manque de swing et de vigueur. Il n'y a qu'à écouter balancer l'orchestre de Count Basie pendant les solos du "Pres." !

Par ailleurs, d'après certains critiques, la coupe des phrases de Lester Young a été étudiée et adaptée par les premiers cuivres "Be bop". Mais là ne s'arrête pas l'influence de Lester Young, les tenants du "Cool-Jazz" (6), les saxo-ténor Stan Getz, Allan, Eager, Zoot Sims, le trompette Miles Davis lui doivent leur sonorité plate, leur parfaite décontraction.

Par tous ces exemples on peut juger de la place de choix qu'occupe Lester Young dans le jazz dit "Moderne", et s'il existe à tort ou à raison des détracteurs des écoles "Be bop" et "Cool" l'ancien saxo-ténor de C. Basie recueille quant à lui tous les suffrages.

Au terme de ces quelques lignes sur un sujet si vaste, si riche, il apparaît cependant clairement qu'il est une filiation directe entre King Oliver et Young, tous deux fils de la Nouvelle-Orléans et que nul ne peut contester au jazz, même s'il a envahi toute la musique populaire américaine, de tenir ses assises profondes et originales au cœur du peuple noir des Etats-Unis d'Amérique.

JO GUOLIELMI.

(1) Out of the Gallion, « hors de la galère », célèbre blues.

(2) Une place exceptionnelle est à faire au regretté Django, cet incomparable soliste se place par ses conceptions musicales originales, aux frontières du jazz.

(3) Le pays des noirs.

(4) Bastringues.

(5) Le Président, surnom donné à L. Young.

(6) Cool-Jazz, de cool, frais, par opposition à Jazz-Hot, le style traditionnel.

MUSIQUE DE L'INDE

C'est Yehudi Menuhin qui présente ces "Râgas du matin et du soir" caractéristiques de la musique hindoue.

Le Râga est un ensemble de notes (généralement sept) formant une mélodie que le soliste choisit selon son humeur et le moment de la journée.

Le thème exposé suit une série de variations improvisées selon des règles assez strictes. Cette musique est modale comme celle du Moyen-Orient mais infiniment plus riche et plus complexe. La conception rythmique est bâtie sur des formules allant de 3 à 108. Il y a toujours un soliste qu'accompagnent des instruments à percussion et à frottement continu. Trois des plus grands musiciens actuels de l'Inde nous sont présentés et la musique à laquelle ils nous convient n'est comparable à aucune autre. Un monde nouveau ouvre, dès qu'on y pénètre, des sensations dont nous n'avons certes pas l'habitude. Bien à tort et c'est une des faiblesses de la musique occidentale dont l'éducation, jusqu'aux musiciens contemporains, est basée sur la tonalité et les règles de la polyphonie. Tout un univers à découvrir, l'envoûtement par le rythme, une atmosphère d'hypnose et la sensation d'avoir libéré quelque chose en soi.

Musique de l'Inde. Pathé-Marconi-FALP 475.

Michel RAFFAELLI.

NOTE DE LECTURE

Dans les numéros de la pensée de fin 1957, un débat s'est ouvert entre G. Cogniot et F. Jourdain, sur les problèmes du génie.

F. Jourdain nous donne l'exemple — malgré son grand âge — non seulement d'un esprit resté merveilleusement vert, mais aussi de l'ardeur à chercher, à trouver, à améliorer les solutions aux problèmes du marxisme dans le secteur de la création artistique et littéraire.

Il faut approfondir, voir plus loin et plus large que toutes les idées émises à ce jour, afin de désclérouter les perspectives de l'art. Ne pas laisser l'art, quelque'il soit, s'endoctriner par des formules, s'enfermer dans le dogmatisme, afin que le marxisme vivant l'entraîne de l'avant.

Il faut lire ces numéros de la Pensée. Il faut remercier la Pensée d'avoir accepté ce débat et surtout de ne point l'avoir clos.

Il faut le continuer pour l'enrichir, en descendant peut-être des hauteurs du génie vers les problèmes du talent et plus concrètement vers les exigences de la création et des créateurs.

G. C.

COLLECTION "ALLUVIONS"

L'Action Poétique commence, cette année, la publication d'une collection poétique ouverte aux jeunes poètes :

"ALLUVIONS"

Dans les conditions actuelles, les jeunes poètes publient à compte d'auteur, chez les éditeurs spécialistes, et l'on sait ce que cela signifie. Nous sortirons les recueils acceptés à des prix d'imprimeur.

1	Nécessité Vertu	HENRI DELUY
A paraître :	Notre Temps	JEAN MALRIEU
	Poèmes	JEAN TODRANI

COLLECTION "RIVES-NEUVES"

A "Alluvions", qui édite des recueils d'auteurs dont certaines œuvres ont déjà été publiées en revues et en plaquettes, s'ajoute, devant le succès de notre formule, "Rives-Neuves", réservée aux jeunes poètes inédits.

1	Ville Ouverte	JO GUGLIELMI
2	Parcours Possible	ALEX CHAZAL
3	Poèmes	EMMANUEL BARELIER

Jeunes poètes, jeunes écrivains, envoyez-nous vos poèmes, nouvelles, articles, contes, etc. Nous attendons vos remarques, suggestions, critiques. Ecrivez-nous.

action poétique

COMITE DE REDACTION

Henri DELUY - rédacteur en chef

Gabriel COUSIN - André LIBÉRATI - Jean MALRIEU

Gérald NEVEU - Jean TODRANI

Secrétaires de rédaction

Pierre GUERY - JO GUGLIELMI

L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Outre ses collections "Alluvions" et "Rives Neuves", elle publie une revue qui paraît quatre fois par an et qui s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux aînés et aux jeunes, à tous leurs amis. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle a besoin de vous. Les conditions actuelles de la poésie sont telles, que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.

AIDEZ LES POETES A PRENDRE LEUR ESPACE !

Abonnement : 4 numéros : 600 F.

4 numéros plus une gravure ou bois original : 1.500 F.

4 numéros plus trois gravures ou bois originaux : 5.000 F.

Rédaction - Administration

Henri DELUY, 120, boulevard Vauban - MARSEILLE

C.C.P. H.D. Marseille 249451

Dépôt légal n° 29/57